

sommaire du n° 163, novembre 2022

■ Ouverture	3
■ D'un pôle à l'autre	
Anne Meunier, Le présent du temps ou des psychanalystes aux champs	6
Ali Tissnaoui, L'angoisse, un affect qui ne trompe pas	11
■ Lecture	
Anne Meunier, Pour être indifférent faut vivre <i>La Passion de l'indifférence</i> , de Martine Menès	20
■ Brèves	
Bruno Geneste, <i>Samuel Beckett, l'art du nœud-dire</i> par Adèle Jacquet-Lagrèze	23
■ Fragments	
Journées nationales, Paris, 26 et 27 novembre 2022 « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? »	
<i>Présentation</i>	
Marc Strauss	26
<i>Billets</i>	
Mireille Scemama, De la gratuité au paiement, une logique ?	29
<i>Coupures</i>	
Vanessa Brassier, Sylvana Clastres, Nadine Cordova, Ève Cornet, Ghislaine Delahaye, Muriel Mosconi, Niousha Namjoui-Fatouretchi, Marie Selin	33
<i>Miscellanées</i>	45
<i>Entretiens</i>	
Paul Jorion	50
François Jullien	50

Directrice de la publication

Patricia Zarowsky

Responsable de la rédaction

Nadine Cordova

Comité éditorial

Giselle Biasotto-Motte

Isabelle Boudin

Brigitte Bovagnet

Anne-Marie Combres

Nathalie Dollez

Alexandre Faure

Laure Hermand-Schebat

Emmanuelle Moreau

Pierre Perez

Florence Signon

Christine Silbermann

Louis-Marie Tinthoin

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Paris, le 25 septembre 2022,

Il n'était pas prévu de vous écrire à cette date, chères lectrices et chers lecteurs du Mensuel. Je prévoyais de le faire dans le numéro de décembre puisqu'il sera le dernier dont nous aurons la charge avec l'équipe éditoriale. C'est Bruno Geneste qui prendra la suite dès le mois de janvier. Mais la vie est ainsi faite, remplie d'imprévus et de demandes auxquelles nous répondons ou non, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie.

Marc Strauss, à qui j'avais demandé d'ouvrir le Mensuel d'octobre pour faire signe de nos Journées nationales qui auront lieu à la Maison de la Chimie les 26 et 27 novembre, m'a rendu la pareille : « Si tu ouvrais celui de novembre qui en diffusera les textes ? » Une demande que je n'ai pu refuser et qui me pousse à prendre la plume pour rendre compte de ce numéro.

Dans ces pages que vous allez parcourir, nous avons eu l'idée de rassembler Billets, Coupures et Miscellanées qui alimentent depuis plusieurs mois nos boîtes électroniques et notre site. Réunir des textes rédigés par les membres de la Commission scientifique, des produits issus des cartels éphémères constitués spécialement pour ces journées et de courtes contributions non signées, n'est-ce pas une façon de faire liasse, d'en laisser trace ? Alors, oui, il continue d'« en pleuvoir », pour reprendre les mots de l'Ouverture de Marc Strauss, il continue d'« en pleuvoir », des mots et des vidéos qui cherchent à dire « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? ».

Si les prochaines journées nationales occupent une place de choix dans ce Mensuel d'automne, s'y glissent tout de même quelques feuilles intruses !

Ce « d'en pleuvoir » m'a évoqué un film de 1963. Dans la scène finale, il va se mettre à « en pleuvoir », des billets, du fond de la piscine. Casse réussi... raté ! Incroyable métaphore que ce tapis de billets flottants dans Mélodie en sous-sol.

Si chacun porte sa mélodie, il arrive que remonte à fleur de symptôme... ce qu'on paye parfois très cher. Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse pour quelques satisfactions moins coûteuses, voire pour une satisfaction de fin, une satisfaction en-fin !

Nadine Cordova

D'UN PÔLE À L'AUTRE

Anne Meunier

Le présent du temps ou des psychanalystes aux champs *

« Au temps présent », mais oui, bien sûr ! Effet de la mémoire et de l'oubli, avec ce bouquin, m'est revenue une inscription lue tous les matins, le nom de la librairie en face de mon lycée parisien : « Au temps présent », cette formulation m'intriguait. Sans doute un lien avec cet automne 2019 au cours duquel, dans une précipitation certaine, j'expérimentais une fois de plus les effets d'une idée lancée sans trop penser à la suite. J'avais proposé de travailler sous ce triplet : « Le temps, la hâte, l'urgence ».

Il résultait d'une sorte de condensation : entre la question du temps évoquée en 2016 par Bernard Nominé à Valence, ensuite déployée dans son récent livre *Le Présent du présent, Essai psychanalytique sur le temps* ; le thème « Cas d'urgence » des Collèges cliniques des années 2019-2020 ; la marque de ma subjectivité d'initiatrice de ce groupe de lecture, dans le cadre de notre pôle 15 des Forums du champ lacanien.

Plusieurs chansons et leitmotifs ne me lâchèrent plus après la mise en série de ces trois mots. Il y avait ce temps qui passe, nous qui passons, sommes de passage : « Le temps s'en va, le temps s'en va Madame, las ! Nous nous en allons » ; le « tout » qui s'en va « Avec le temps va » de ce vieux Léo, d'où l'urgence de cueillir dès aujourd'hui les roses de la vie ; le « laisse au temps le temps de jouer, c'est le maître et le souverain, patience, patience, il semble aujourd'hui dénouer ce qu'il réunira demain, patience, patience... », du troubadour Jacques Douai dans le style complainte médiévale.

Le travail de ce groupe « en présentiel », en confinement, déconfinement, reconfinement, s'étira sur presque trois ans et il me fallut plus d'une fois ronger mon frein avant que, à la fin de cette lecture à plusieurs, la rencontre prévue avec l'auteur puisse se réaliser. Elle a eu lieu le 25 mars dernier.

Mais la patience est une vertu qui me fait cruellement défaut. Particularité symptomatique d'une impatience irréductible caricaturée par mes proches dans un sketch scandé par des « Allez, pressons ! ». Car si le temps presse, c'est bien que je risque à chaque instant d'être dépassée par l'issue de notre commune condition de mortel.

Pourtant, il me fallut composer avec les impératifs dus à la pandémie, aux programmations par Zoom, défaillances techniques, connexions instables, bricolage avec téléphone portable et WhatsApp, images sans son, son sans images. Les lectrices étaient appliquées, la répartition des chapitres ou paragraphes équitable, le style de chacune animant les échanges et questionnements. Il fallut néanmoins tenir compte des reports d'heures, de dates, du fait de maladies, d'absences pour déplacements professionnels à l'étranger, de vacances hors saison et de défections.

Nous étions neuf d'horizons variés dans ce groupe, dont une, metteur en scène de théâtre, qui partagea avec nous sa lecture d'*Hamlet* et sa passion pour son art. Dans un souci toujours trop tenace d'élève laborieuse et avec l'assentiment de chacune, la fois d'après, je fis part de l'analyse faite par Lacan du désir dans *Hamlet*. Au lieu de poursuivre et de simplement renvoyer de quelques mots au séminaire *Le Désir et son interprétation*. Quel impair et quelle leçon ! Il s'avéra que ce fut une maladresse que je ne me pardonne pas. Ce fut ressenti comme la bonne lecture, comme la doxa en la matière, réservée au cercle, entrouvert sitôt refermé, des psychanalystes en voie de disparition. Ensuite, parler de *La Chute du temps* du philosophe Cioran sans condamner sa position politique de citoyen fut de trop et c'est C. qui disparut des écrans, non sans mettre en cause avec une pertinente virulence une, notre, position de savoir jugée insupportable. L'effet de douche froide aura été d'autant plus saisissant que les échanges avec d'autres champs sont un des objectifs de nos Forums et me tiennent particulièrement à cœur. Cela aura laissé traces chez chacune qui s'interroge sur l'articulation entre extension et intension, langue de bois et énonciation. Puis ce fut B., absorbée par d'autres tâches, qui s'éloigna quelque temps pour nous revenir avec ce printemps.

Nous avons poursuivi notre lecture et parallèlement commencé à organiser la venue de l'auteur en nous assurant de son accord de principe. Il tenait toujours malgré les années écoulées ! En quel lieu, à quelle date, à quelle heure ? Avec H., bien au fait des lieux de culture locaux, nous fîmes un sondage. La librairie dont le rayon psychanalyse est le plus fourni n'envisageait pas une rencontre pour cet ouvrage réservé à priori à des spécialistes ; la bibliothèque du centre-ville, dont le fond psychanalyse est

désormais plus en réserve qu'en tête de gondole, n'était pas contre mais n'avait aucune date possible ; le petit musée Stendhal ne nous ouvrirait pas à un public bien jeune... L'indépendante militante librairie La Dérive venait de passer en de nouvelles mains et nous ne connaissions pas la repreneuse. Et ce fut pourtant La Nouvelle Dérive qui accepta de se risquer sur ce terrain, bien que son association de lecteurs branchée « littérature » ne puisse drainer son public habituel. Et la libraire se chargeait de la commande du livre, de la maquette du *flyer*, de la diffusion de l'information et mettait à disposition sa jolie salle en arrière-cour. On ne saurait assez la remercier.

Le pôle 15 des Forums du Champ lacanien prenait à sa charge tout ce qui concernait l'auteur, l'animation, la diffusion de l'information par chacun des membres du groupe dans son réseau. Il s'ensuivit un échange de mails avec la libraire pour mettre au point : la photo, les titres de l'auteur, l'argument, l'heure, la réservation, le nombre de livres à commander. Disons tout de suite que tous les exemplaires commandés furent dédicacés, ouf ! Il s'ensuivit aussi un intense échange avec N., l'élue du pôle, par mails avec pour objet un « Nominé à la dérive », équivoque qui l'inquiéta ! Il fallut préciser tous les à-côtés pour notre invité et celle qui l'accompagne dans la vie : avion, navette, train, à quels horaires, en quel hôtel, combien de nuits avec ou sans p'tit déj, quel restaurant, indien, dauphinois, italien, en ville, le vendredi soir et inscriptions auprès de qui... ?

Il m'incombait d'animer cette rencontre. En essayant de faire valoir la spécificité pour le psychanalyste de cet objet dont il suffit de chercher à en parler pour qu'il nous échappe et dont nous avons admis que le définir relève de l'impossible. En faisant valoir que Bernard Nominé nous le démontre tout au long d'une sorte de méditation dans laquelle il nous embarque avec lui, dans un style qui a le caractère d'un accompagnement pas à pas.

Le public, des collègues de différents bords, des amis étaient au rendez-vous et notre invité mit en évidence le lien entre sa théorisation, le temps comme une version de l'objet *a* de Lacan, son expérience de clinicien et sa position d'analyste. La clarté de son propos fut appréciée par les participants : « Pour une fois c'était clair, d'habitude je ne comprends rien à ce que racontent les lacaniens ! », disait l'une, mais elle y revient quand même...

Pas question d'un rapide aller-retour pour l'auteur du *Présent du présent*, nous avons un plan pour le lendemain. Une des lectrices de notre groupe, F., s'était révélée être engagée dans les activités du musée Giono, à Lalley en Trièves où elle habite. Ce serait le printemps, à un peu plus d'une heure de Grenoble, sur le plateau du Trièves dont, l'été, Jean Giono

appréciait la fraîcheur, nous visiterions l'exposition en cours. Exposition de dessins et toiles d'une femme peintre originaire de ce village, Édith Berger, dont Giono était proche, très proche. Fêrue de littérature, B. nous parlerait des rencontres du Contadour, organisées par Giono de 1935 à 1939. Et après un déjeuner à l'auberge de Lalley, dont chacun plus d'un mois avant dut choisir par mails le détail du menu, le chef est tatillon – entrée ou dessert, volaille ou joue de bœuf –, nous pourrions parcourir le chemin balisé Giono-Berger. Ainsi fut fait. F. nous montra les maisons des deux artistes et commenta des œuvres de la peintre et des photos et panneaux retraçant la vie de Giono. Les dieux nous furent très favorables. Il faisait un temps de rêve et le rafraîchissement, kéfir maison, offert par F. fut une halte bienvenue.

Le travail fouillé de B. sur cette utopie communautaire du Contadour fut passionnant et devrait être publié prochainement. Pour un peu, tant le rêve d'un lien social collectif harmonieux est toujours prêt à refleurir, nous aurions tous ensemble acheté le magnifique relais de poste de Lalley et ses dépendances pour en faire un centre culturel, une maison de repos pour psychanalystes ayant besoin de grand air... !


Nous avons un plan pour la fin d'après-midi. Il y a quelques années, à l'occasion d'une journée du Collège clinique Alpes Centre Auvergne, dit CCP2A, dont un des invités était cette année-là Bernard Nominé, en covoyage avec N. nous l'avions cueilli sur la route de Besançon, un vendredi après-midi, atterrissant de Pau à Lyon Saint Exupéry, et accompagné le dimanche matin. Non sans avoir tous oublié dans le frigo de notre collègue de Besançon nos comtés et vins du Jura achetés à Poligny, à l'aller ! La conversation de ce retour s'était terminée sur un échange animé de mes deux passagers, passionnés de musique et de bossa nova, qu'ils chantent tous les deux. Du coup, le samedi en fin d'après-midi, N. et son contre-bassiste nous ont offert le concert de bossa nova avec lequel ils se produisent régulièrement sur scène ou à domicile. Un moment qui nous a transportés dans un autre espace et comme hors du temps !

Enfin, nous avons un plan soirée pour tous les membres du pôle et du groupe : un buffet chez l'initiatrice de ce groupe. Quiches, mezzés, terrine de saumon aux petits pois dite « verdurette », champagne, mousse au chocolat à la chartreuse et chartreuse à gogo...

C'est ainsi que nous avons ponctué ce travail à plusieurs, terni par quelques ratages, chahuté par la pandémie, conclu dans l'enthousiasme. En prenant notre temps, en vivant plusieurs moments de registres différents, en nouant expérience clinique, expérience musicale, histoire littéraire et

artistique locale. En nous appuyant sur le désir des uns et des autres, en nous déplaçant physiquement, en alternant échanges privés et publics, formels et informels, en faisant la part des nourritures intellectuelles, terrestres et spirituelles ! Soit des psychanalystes aux champs...

Mai 2022

*  Petite chronique à la suite de la lecture à plusieurs du *Présent du présent, Essai psychanalytique sur le temps* (Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2022) et de sa présentation par l'auteur, Bernard Nominé, organisée par le pôle 15, Dire d'Alpes en Rhône, le 25 mars 2022, à la librairie La Nouvelle Dérive, à Grenoble.

Ali Tissnaoui *

L'angoisse, un affect qui ne trompe pas **

Je me suis demandé pourquoi Lacan avait consacré tout un séminaire à un affect et pourquoi l'angoisse en particulier. Qu'est-ce qui le distingue des autres ? En travaillant avec mes collègues sur ces questions, j'ai pu saisir quelques éléments qui gravitaient autour de cet affect, mais il me manquait une clef.

Il me semble que l'éclairage tourne autour de trois éléments, pas toujours aisés à manipuler. Il s'agit de la catégorie du réel et du concept d'objet *a*, qui, lui, ne peut être dissocié de celle du sujet. On ne pourra pas faire l'impasse sur chacun de ces points et je tenterai d'en dire quelque chose.

Mais la véritable clef, Lacan nous la donne dans le séminaire *L'Angoisse*. Il s'agit de la clef qui concerne tous les affects et donc l'angoisse. Cette clef est un idéal de simplicité puisqu'il s'agit du trait unaire, c'est ce que Lacan qualifie d'*initium* subjectif. C'est par là que se crée, que s'initie la causalité psychique. Le trait unaire est le support et l'essence même du signifiant, en tant que pure différence.

« Pourquoi le réel serait-il simple ? Qu'est-ce qui peut même nous permettre un seul instant de le supposer ?

Eh bien, rien – rien d'autre que cet *initium* subjectif sur lequel j'ai mis l'accent ici pendant toute la première partie de mon enseignement de l'année dernière [il s'agit du séminaire *L'Identification*], à savoir qu'il n'y a d'apparition concevable d'un sujet comme tel qu'à partir de l'introduction première d'un signifiant, et du signifiant le plus simple, celui qui s'appelle le trait unaire.

Le trait unaire est avant le sujet. *Au commencement était le verbe* veut dire *Au commencement est le trait unaire*. Tout ce qui est enseignable doit conserver le stigmate de cet *initium* ultra-simple. C'est la seule chose qui puisse justifier à nos yeux l'idéal de simplicité.

Simplex, singularité du trait, c'est cela que nous faisons entrer dans le réel, que le réel le veuille ou ne le veuille pas ¹. »

Ce trait unaire, c'est le signifiant avant qu'il ne soit chargé de sens. C'est le signifiant en tant qu'il compte, c'est du Un. C'est le premier signifiant sous lequel le sujet va s'inscrire, c'est en quelque sorte une identification primordiale. C'est d'ailleurs dans le séminaire *L'Identification* que Lacan va développer ce concept. C'est un point fondamental pour la compréhension de la causalité psychique. C'est à partir de ce trait unaire que s'imminent, que s'instituent le sujet et l'objet *a* qui y est logiquement corrélé. Pas de sujet sans l'objet *a*, tout comme il n'y a pas de 1 sans 0. On ne peut pas compter Un sans le Zéro. Lacan va s'appuyer sur les travaux du mathématicien Frege pour fonder ce qu'il avance sur le sujet et l'objet *a* comme effet logique du langage. Cet *initium* subjectif, c'est en quelque sorte notre boussole pour traiter la question de l'angoisse, mais on aura compris que cette clef va bien au-delà de la question de l'angoisse et des affects. C'est toute la question de la structure psychique, de la causalité psychique qui est en jeu. Dans le séminaire sur l'angoisse, plus que toute autre, la question de l'objet *a* est centrale. Car quand Lacan nous dit que l'angoisse n'est pas sans objet, contrairement à Freud, c'est qu'il s'agit d'un objet particulier. Dans ce séminaire, il va s'efforcer de définir cet objet *a*.

Affecté par l'angoisse

L'angoisse se distingue de la peur ou de la phobie – cette dernière ayant son objet –, ainsi que de l'inquiétude, qui se traduit par de l'agitation d'esprit, du tourment. L'angoisse est différente également de l'anxiété, qui se traduit, elle, par un état de trouble et d'agitation.

Si on se réfère ne serait-ce qu'à notre propre expérience, on constate que l'angoisse peut nous affecter à n'importe quel moment. On ne sait pas vraiment pourquoi. Et il arrive qu'elle ne nous lâche pas pour un bon moment, pour disparaître comme elle est venue, on ne sait pas vraiment pourquoi... Manque à savoir sur la cause.

L'expression « être affecté » souligne aussi bien que quelque chose a été touché, prise étrange au niveau du corps, difficile à définir, difficile à localiser, car ce n'est pas une souffrance classique. C'est comme si ça touchait à l'être. Là encore, manque à savoir sur sa manifestation. On a le sentiment que ça va bien plus loin qu'une question qui se situe au niveau du corps.

Lorsqu'un sujet vient consulter un « psy », quel qu'il soit, pour se plaindre d'un symptôme, c'est bien parce qu'il s'accompagne, ce symptôme, d'un ressenti désagréable, d'une souffrance, d'une plainte, même si cela

n'est pas toujours explicitement signifié, la demande plus ou moins explicite étant d'être soulagé de cette souffrance, de ce mal-être...

Le psychanalyste ne s'intéresse pas moins que les autres « psys » à cette souffrance, contrairement à ce que l'on peut entendre. Il a à prendre en compte cette souffrance et ces affects désagréables. Je le précise car on entend souvent dire que le psychanalyste ne s'intéresse pas au thérapeutique. Or, on oublie souvent que Lacan (tout comme Freud) avançait que dans une analyse la guérison venait de surcroît. D'ailleurs, il revient sur cette affirmation dans le séminaire sur l'angoisse : « [...] en disant que dans l'analyse, la guérison venait par surcroît. On y a vu je ne sais quel dédain de celui dont nous avons la charge et qui souffre [...] alors que notre justification comme notre devoir est d'améliorer la position du sujet ². »

L'angoisse ne manque presque jamais dans le cortège des souffrances. Lacan s'étonne néanmoins que les psychanalystes ne la prennent pas plus au sérieux, alors que pour lui c'est un élément clef dans la compréhension de son enseignement. « L'angoisse est très précisément le point de rendez-vous où vous attend tout ce qu'il en était de mon discours antérieur. Vous verrez comment pourront maintenant s'articuler entre eux un certain nombre de termes qui ont pu jusqu'à présent ne pas vous apparaître suffisamment conjoints ³. » Il va mettre cette question de l'angoisse au même niveau que le fantasme, parce qu'ils ont la même structure ⁴.

Il va jusqu'à souligner que ça devrait quand même angoisser l'analyste ! Comme il le dit à la fin de la première leçon de *L'Angoisse*, la psychanalyse est une praxis du désir et l'angoisse en est le signe. « Je ne vous développe pas une *psycho-logie*, un discours sur cette réalité irréelle que l'on appelle la psyché, mais sur une praxis qui mérite un nom, *érotologie* [étude de l'éros]. Il s'agit du désir ⁵. »

Et il nous donne l'indication suivante : « C'est sur le tranchant de l'angoisse que nous avons à nous tenir ⁶. » Il précise néanmoins que cela ne veut pas dire forcément que l'angoisse de l'analyste est la même que celle de l'analysant. Il ajoute un autre point important, ce n'est pas parce que certains analystes ne parlent pas de leur angoisse qu'il ne faut pas veiller à ne pas laisser transparaître cette angoisse dans l'analyse.

Dans la deuxième leçon du séminaire X, Lacan s'interroge justement sur les raisons de l'intérêt qu'il faut porter, au niveau psychanalytique, sur cette question de l'angoisse.

« En effet, la question est bien plutôt d'expliquer à quel titre nous pouvons parler de l'angoisse quand nous subsumons sous cette même rubrique des expériences aussi diverses que – l'angoisse dans laquelle nous pouvons

nous introduire à la suite de telle méditation guidée par Kierkegaard – l'angoisse para-normale ou même franchement pathologique, qui peut à tel moment nous saisir, comme étant nous-mêmes sujets d'une expérience plus ou moins psycho-pathologiquement situable – l'angoisse qui est celle à laquelle nous avons affaire avec nos névrosés, matériel ordinaire de notre expérience – et aussi bien l'angoisse que nous pouvons décrire et localiser au principe d'une expérience plus périphérique pour nous, celle du pervers par exemple, voire celle du psychotique ⁷. »

Il souligne là le fait qu'il peut y avoir des expériences différentes de l'angoisse, celle du philosophe n'est pas celle d'un névrosé, qui n'est pas celle d'un pervers ou d'un psychotique. Et que ce serait un peu rapide de considérer qu'il y a une homologie entre ces différents vécus. Cette mise en garde, Lacan la justifie pour tenter d'éclairer ce concept. Pour lui, si on se situe du côté d'une volonté de compréhension du vécu dans ces différentes expériences en les mettant toutes sous la même catégorie, alors on a tout faux.

Lacan souligne combien l'angoisse est un affect particulier et important pour la psychanalyse.

L'angoisse, un affect d'exception

Pourtant, une thèse forte a longtemps été associée à la psychanalyse, et pour cause, car elle part de Freud lui-même, c'est que les affects quels qu'ils soient ne sont pas un repère pour la psychanalyse. Or, dans la vie de tous les jours, dans la réalité quotidienne, dans la plainte des patients, on n'entend que ça. Et on ne peut nier, remettre en cause, le poids de la réalité de ces affects. Freud justifie le fait de ne pas travailler avec les affects par un constat, c'est que les affects ne sont pas refoulés, ce qui est refoulé ce sont les représentations, ou les signifiants en langage lacanien. Les affects se déplacent donc, d'un signifiant à l'autre. Ainsi, l'affect trompe sur sa cause ⁸.

Sauf un, et pour Lacan, c'est l'angoisse. Elle est donc à ce titre un affect d'exception.

Un affect qui ne trompe pas

L'angoisse est un affect d'exception car il ne trompe pas, nous dit Lacan ; elle est du côté d'une « affreuse certitude ⁹ », certitude de la survenue imminente d'un réel.

Elle ne trompe pas, car elle n'est pas arrimée à la chaîne signifiante, elle ne dérive pas dans la chaîne signifiante, comme d'autres affects. Rien du côté du signifiant ne permet d'en dire quelque chose, de l'accrocher. L'angoisse ne se déchiffre pas, ne s'interprète pas. Elle est donc arrimée à

autre chose. Cette autre chose, c'est l'objet *a*, qui est l'une des guises du réel. C'est ce que Lacan va démontrer dans le séminaire sur l'angoisse.

Pour essayer de dire quelque chose sur cette catégorie du réel, l'une des meilleures définitions données par Lacan est la suivante : « Il est [le réel] le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation ¹⁰. » C'est donc ce qui reste hors langage, qui est inarticulable après l'opération du symbolique. Dans une autre définition, il dit : « Il n'y a pas d'autre définition possible du réel que : c'est l'impossible ; quand quelque chose se trouve caractérisé de l'impossible, c'est là seulement le réel ; quand on se cogne, le réel, c'est l'impossible à pénétrer ¹¹. »

On voit bien la difficulté, du coup, à manier ce registre. Comment dire quoi que ce soit sur quelque chose dont le fondement, l'essence repose sur un principe d'inaccessibilité ?

Mais il y a tout de même deux modes d'approche possibles du réel, celui de la science et celui de la psychanalyse. Celui de la science passe par les petites équations mais exclut le sujet, celui de la psychanalyse prend justement en compte le sujet, comme effet du langage. Colette Soler dans son ouvrage *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme* ¹² écrit :

« Dans les voies d'accès au réel qui passent par le langage, la première de toutes, c'est la science dans laquelle on accède au réel par la voie des petites équations. Ce réel-là est un autre réel que celui de l'inconscient sans sujet qui est certes langage mais aussi jouissance, auquel on accède par la psychanalyse. Les sciences passent par les équations, disons le nombre, ou les petites lettres, mais l'inconscient aussi, puisque le signifiant, quoique lourd de sens, c'est du numérique. C'est le point commun. Ce qui diffère, c'est le réel qu'elles traitent, l'inanimé, la matière, disons pour la physique, et la vie pour la biologie, la vie en général, de la bactérie aux espèces supérieures, dans tous les cas la vie non parlante, alors que la psychanalyse s'occupe de cette part des vivants qui est parasitée par le langage. »

Il s'agit donc de deux accès, de deux réels, et de deux traitements de ce réel qui sont bien différents. Pour le dire rapidement, la psychanalyse est une offre qui consiste à inviter le sujet à prendre la parole, afin d'expérimenter les limites du langage et d'en vérifier les impossibles, jusqu'au point où sa position éthique sera convoquée, pour choisir (même si ce n'est pas un vrai choix) ce qu'il fait de ce qu'il découvre. C'est donc une expérience qui ne se fait pas sans le sujet et sa responsabilité.

Pour la science, il n'est absolument pas besoin ni question que la subjectivité entre en jeu. Si une expérience est validée, elle doit pouvoir être répétée, avec le même résultat, quel que soit l'expérimentateur. De même pour l'objet étudié ou traité, la psychologie scientifique, par exemple,

invente des méthodes qui doivent s'appliquer indistinctement à tout sujet. Le sujet est objectivé, c'est aussi une façon de le faire taire.

L'objet *a*

L'angoisse est arrimée à ce reste qu'est l'objet *a*, objet *a* qui est un réel inassimilable par le symbolique ou l'imaginaire. Dire que l'angoisse est arrimée à l'objet *a* ne signifie pas qu'il est la cause de l'angoisse. L'angoisse est le signal de l'objet *a* – comme on dit : il n'y a pas de fumée sans feu. L'angoisse est la fumée mais elle ne dit rien sur l'objet *a*, pour la simple et bonne raison que cet objet n'a pas d'image ni de signifiant. L'angoisse est l'index de quelque chose qui se passe entre le sujet (\$) et l'objet *a*.

Manque de manque

La cause du désir, c'est l'objet *a*, c'est-à-dire un objet manquant, absent. Le manque d'objet est la condition du désir. Quand ce manque vient à manquer (manque de manque), c'est là qu'un risque subjectif apparaît pour le sujet, un risque dont le signal est l'angoisse (c'est la petite fumée). C'est pour cela que l'on dit que l'angoisse n'a pas affaire au manque mais au « manque de manque ». C'est ce que nous avons évoqué les fois précédentes, *l'angoisse surgit quand quelque chose apparaît là où il ne devrait rien y avoir*. Le désir et l'angoisse ont donc à faire avec l'objet *a*. S'il y a du désir, il y a de l'angoisse, c'est ce qui peut expliquer le rapport plus ou moins lâche (dans les deux sens du terme) que nous pouvons avoir avec notre désir. Veut-on vraiment ce que l'on désire ? Le meilleur exemple se trouve peut-être dans la névrose obsessionnelle, où le désir est impossible.

Le sujet de la psychanalyse

Lors de nos précédents séminaires, nous avons vu que la marque du langage sur l'être parlant produit un sujet divisé et une perte concomitante que l'on désigne par l'objet *a*. Carole Leymarie en avait parlé en présentant le schéma de la division¹³. Je précise que le sujet divisé en question, ce n'est pas le moi, ce n'est pas l'individu, ce n'est pas la personne, ce n'est pas le sujet de la psychologie ni celui de la philosophie... Le sujet en question est celui de la psychanalyse, celui que Lacan a essayé de formaliser, par exemple, avec la formule « le sujet c'est ce qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant ». C'est le sujet comme effet de langage, c'est un sujet supposé à la chaîne signifiante, il court comme un furet sous la chaîne signifiante, insaisissable... Mais si Lacan a tenté de le formaliser, c'est quand même Freud le premier qui l'a mis en évidence.

« Freud nous dit : ce n'est pas ça ! Son intelligence et le sujet en tant qu'ils fonctionnent, ce sont deux choses différentes, ce n'est pas sur le même axe, c'est excentrique. Le sujet comme tel, en tant que fonctionnant en tant que sujet, est autre chose qu'un organisme qui s'adapte, que quelque chose qui peut être saisi en tant qu'organisme individuel, avec des finalités individuelles, il est autre chose. Il est autre chose et on le voit à ceci : que pour qui sait l'entendre, toute sa conduite parle, et elle parle justement d'ailleurs que de cet axe que nous pouvons saisir, quand nous le considérons comme fonction dans un individu, c'est-à-dire avec un certain nombre d'intérêts conçus sur l'individuel. Il parle d'ailleurs, le sujet est ailleurs, et c'est ça que veut dire "*Je est un autre*"¹⁴. »

Lacan fait ici référence à Arthur Rimbaud. Freud isole donc cette catégorie du sujet, Lacan tente de la formaliser, mais cette question de la distinction du sujet et du moi était déjà présente, avant eux, avec Rimbaud mais aussi Descartes avec son cogito : *Je pense donc je suis*, qui par là tente de répondre à la question de la localisation et de la certitude de l'être. C'est bien que les catégories de l'individu ou du moi n'y suffisent pas.

















Pour revenir à Lacan, l'existence du sujet est étroitement corrélée à la perte concomitante, à un manque-à-être, c'est une production logique, un effet logique de la structure langagière. Il y a donc, simultanément, surgissement du sujet et de l'objet *a*, les deux étant intimement liés.

Quel est donc ce risque subjectif pour le sujet ?

On comprend dès lors que quand quelque chose apparaît là où il ne devrait rien y avoir (c'est-à-dire le lieu du manque, de l'objet *a*), c'est l'existence même du sujet qui est menacée ! Le sujet de la subjectivité est menacé de disparition, *aphanasis* du sujet.

L'angoisse comme « dernier rempart face au réel » vient signaler ce danger.

Mots-clés : angoisse, objet a, sujet, affects, réel.

-
- *  Pôle 14, Paris, Île-de-France, Champagne nord.
 - **  Extrait du séminaire Maison Blanche du 17 mars 2022.
 - 1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 31.
 - 2.  *Ibid.*, p. 69-70.
 - 3.  *Ibid.*, p. 11.
 - 4.  *Ibid.*
 - 5.  *Ibid.*, p. 24.
 - 6.  *Ibid.*
 - 7.  *Ibid.*, p. 27.
 - 8.  C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, Puf, 2011, p. 4.
 - 9.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 92.
 - 10.  J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 388.
 - 11.  J. Lacan, « Massachusetts Institute of Technology, 2 décembre 1975 », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1975, p. 55.
 - 12.  C. Soler, *Avènement du réel, de l'angoisse au symptôme*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2016, p. 172.
 - 13.  C. Leymarie, « Qu'est-ce qui angoisse ? », *Mensuel*, n° 158, Paris, EPFL, mars 2022, p. 10-16.
 - 14.  J. Lacan, *Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 17 novembre 1954.

LECTURE

Anne Meunier

Pour être indifférent faut vivre *La Passion de l'indifférence*, de Martine Menès *

Tout au long de trente-six pages d'un style aussi précis que dense, le lecteur est poursuivi par le choc du titre percutant, *La Passion de l'indifférence*. Bien trouvé, ce forçage de l'équivoque du pâtir. La passion à l'endroit de l'indifférence, une indifférence passionnée, quelle étrange association, proche de l'oxymore, cité, de La Boétie : « La tendre indifférence du monde » ! Serait-ce une déclinaison de la passion de l'ignorance, passion méconnue de l'être : l'amour-la-haine-l'ignorance-plus-une ?

Lisons donc et avec passion ce libre essai de la collection Opusculer. Martine Menès a l'originalité et la pertinence clinique d'interroger l'indifférence, position subjective trop souvent prise à la légère, comme si elle engageait dans cette voie celui qui écoute sans entendre les « cela me fait ni chaud ni froid », « ça m'est égal », « je m'en fiche », « cela glisse comme sur des plumes de canard ; « je suis restée de marbre » et le fameux « je préférerais ne pas ».

Que l'indifférence soit décidée, choisie, subie, selon les structures, l'auteur en déploie clairement toute la palette des effets et ne cesse, par petites touches, d'inviter le lecteur à approfondir les questions et hypothèses qu'elle ouvre à chaque page. Car les effets de l'indifférence portent tant sur celui qui la manifeste que sur celui renvoyé, par un impitoyable semblable, à un inconsolable sentiment d'humiliation. Puisés dans la Bible, la philosophie, la littérature, la clinique analytique et les enseignements qu'en a déduits Lacan, les exemples abondent de cette singulière et fréquente stratégie d'un barrage souvent désespéré contre l'impacifiable douleur d'exister.

Est-ce la marque de la plus grande sublimité d'esprit que de se mettre au-dessus de toutes les impressions vulgaires, le triomphe du libre-arbitre ? interrogeait Baltasar Gracián. Serait-ce une grâce ou une incapacité que de

renoncer à toute intrigue, que de savoir refuser à soi-même plaisir et déplaisir, que de se soustraire aux affaires du monde ?

Perfection que l'indifférence affichée du stoïcien qui a pris congé de ce qui l'entoure au point de ne plus s'en soucier, hors d'atteinte de tout sentiment de joie ou de souffrance ? Oui, mais à quel prix ! L'absence d'inquiétude, d'agitation et de souci, une forme d'insensibilité, voire d'apathie, et le mépris de l'agitation généralisée, sur fond d'autosuffisance intérieure, seraient-ils si enviables ? L'immobilité de l'esprit et du corps, « le moteur immobile » d'Aristote, empêche l'âme de se porter à l'exécution des choses. N'être pas même ému, au propre comme au figuré, n'est pas forcément « zen ». Un des personnages des *Indifférents* d'Alberto Moravia, cité par l'auteur, persécuté par l'image qu'il a de lui-même, se dit réellement indifférent, seul et misérable.

Faut-il voir là dans un « faire comme si » une simple feinte ou bien davantage le plus bas degré de la liberté, un défaut dans la connaissance, ou une perfection dans la volonté ?

Cette indifférence, perfection dans la volonté, est à distinguer du détachement prôné par Maître Eckhart, qui « n'est rien d'autre que le fait que l'esprit se tienne aussi immobile à toutes vicissitudes d'amour et de souffrance, d'honneur, de honte et d'outrage, qu'une montagne de plomb est immobile sous une brise légère ¹. » Ce détachement n'est pas sans évoquer la position éthique du psychanalyste, détaché de toute demande, puisqu'il s'est fait, non sans peine, à l'inexistence de l'Autre et au vide de l'objet. Et si l'analysant n'en est pas resté « plombé », mais suffisamment allégé, devenu psychanalyste, il fera montre d'une indifférence mesurée, bien tempérée. Mais alors, si elle est tempérée, ce n'est plus de la passion ? ou alors une passion bien tempérée, passion bien tempérée de la différence absolue...

Nous menant, mine de rien, de la passion de l'indifférence au désir de la différence absolue, ce petit ouvrage littéraire prouve, s'il en était besoin, que le nombre de pages n'attente pas à la valeur du propos, au contraire.

Juillet 2022

* ↑ M. Menès, *La Passion de l'indifférence*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, collection « Opuscule\$ », 2022.

1. ↑ Maître Eckhart, *Du détachement*, Paris, Payot, Rivages poche, 2016, p. 81.

BRÈVES

Bruno Geneste

Samuel Beckett, l'art du nœud-dire *

Par Adèle Jacquet-Lagrèze

« [...] Le temps passe. D'abord muet. J'allume [...] C'est bon, j'éteins [...] Je recommence. [...] Au présent comme si nous y étions. [...] Le temps passe. Cette fois parlant. J'allume. [...] »

Bruno Geneste noue dans cet ouvrage des articles sur l'écriture de Beckett qui résonne avec celle de Lacan, y déroulant par touche la bobine du Fort-Da de l'efficace de sa clinique.

Cela aurait pu être une thèse au vu de la rigueur de ses références, si son style n'avait préféré rendre en acte ce qui insiste entre les lignes et qui échappe à la démonstration, sollicitant le lecteur à y mettre du sien.

– Il n'a rien dit ? – Rien – Tu l'as bien travaillé ? – Oui. – Et il n'a rien dit ? – Rien. [...] – Tu mens. Il te l'a dit. [...] On va travailler jusqu'à ce que tu avoues. [...] – Que doit-il avouer ? – Qu'il le lui a dit. [...]

Comment mieux faire sentir cet art de Beckett à se saisir de la langue en la vidant de la jouie-sens, pour faire « parade à la voix impérative ¹ », que de laisser les lettrés se débrouiller dans leur lecture ? Si l'analyste lacanien vise l'épure mathématique dans la clinique, il doit accepter avec Beckett ce « mal-dire », qui est plutôt un bien-dire, assumant le réel comme impossible, sans pour autant renoncer à « laisser une tache sur le silence ² ».

On pourra ainsi, selon l'humeur, se laisser bercer par les fragments poétiques cités et atteindre au non-sens beckettien, ou préférer penser ce qui émerge d'une structure précise de son écriture à l'aune des élaborations de Lacan sur ce qui permet au parlêtre de faire avec la forclusion généralisée du sexe et de la mort.

Au regard d'autres tourmentés que furent Joyce, Cioran, Pizarnik ou Dante, Bruno Geneste déplie en quoi l'art du nœud-dire de Beckett pare à ce qui pourrait s'apparenter à la mélancolie. Dans ses tours et détours, il démontre (presque malgré lui) que cet humus de l'artiste est bien différent de

la mélancolie de la nosographie psychiatrique, ne renonçant pas à un dire sur cet écart entre les mots et l'a-Chose. S'il fait exister cette vacuole du *Dépeupleur*³, il n'épouse pas le néant, puisqu'il ne cesse d'y faire résonner ce « corps de sons fondamentaux⁴ » pour « renverser le pire⁵ ». De ma lecture, éclôt la question d'une fin de l'analyse par l'écriture sans fin, pour celui/celle qui comme Beckett « ne peut renier le douloureux reste de terre⁶ ».

– *C'est bon. Je suis seul. Au présent comme si j'y étais. C'est l'hiver. Sans voyage. Le temps passe. C'est tout. Comprenez qui pourra. J'éteins⁷.* »

* ↑ B. Geneste, *Samuel Beckett, l'art du nœud-dire*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2022.

1. ↑ *Ibid.*, p. 71.

2. ↑ D. Bair, *Samuel Beckett*, Paris, Fayard, 1979, p. 420.

3. ↑ S. Beckett, *Le Dépeupleur*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1970.

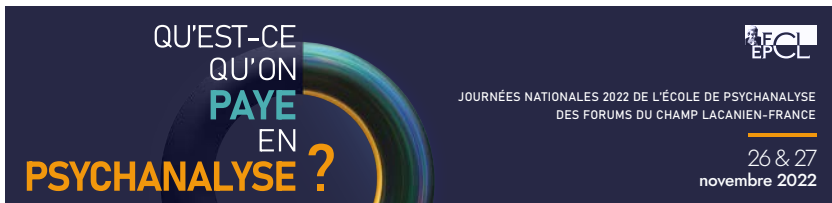
4. ↑ Dans L. Janvier, *Samuel Beckett par lui-même*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968, p. 158.

5. ↑ B. Geneste, *Samuel Beckett, l'art du nœud-dire*, *op. cit.*, p. 167.

6. ↑ *Ibid.*, p. 190.

7. ↑ S. Beckett, « Quoi, où », dans *Catastrophe et autres dramaticules*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1986.

FRAGMENTS



Présentation

Billets

Coupures

Miscellanées

Entretiens

Présentation

Marc Strauss

Il me faut d'abord remercier le Conseil d'orientation de m'avoir offert la charge de nos prochaines journées annuelles, qui auront lieu à la Maison de la Chimie. Cela ravira les nostalgiques, dont je fais partie en l'occasion. C'était devenu un *running gag* : depuis des lustres, à chaque fois que nous cherchions le thème pour les journées suivantes, je proposais l'argent et tout le monde riait. Maintenant que je ne fais plus partie des instances décisionnelles, on me propose le truc. Vous en convenez, j'aurais eu mauvaise grâce de faire la fine bouche...

Que paye-t-on en psychanalyse ?

Comme partout quand on paye : un certain prix... Mais aussitôt l'équivoque de la langue nous rappelle qu'il y a des prix qui ne se payent pas, mais qui se gagnent, à l'issue en général d'une compétition. Et ce prix gagné a d'autant plus de valeur que l'effort pour l'obtenir a été plus âpre, qu'on y a mis un plus grand prix en sacrifices physiques, mentaux et aussi bien sûr matériels. Même le savoir, pour en jouir, il faut se l'être fait entrer durement dans la peau, nous rappelait Lacan dans le séminaire XX, *Encore*.

Le prix gagné fait-il oublier le prix payé et les peines qu'il a exigées, auxquels rien qui ne soit de l'ordre du besoin n'obligerait ? C'est qu'en plus des besoins nous avons un surmoi, qui nous harcèle pour que nos vies aient un sens, ou au moins nous soient présentables à notre miroir. En même temps, c'est grâce à ce surmoi qu'on trouve un plaisir certain à faire des efforts, pour ne pas parler d'exploits.

Alors, qu'est-ce qu'on paye dans une analyse, qu'y achète-t-on et à quel prix, qui serait différent de ce qu'on paye dans la vie normale ? Car, Freud l'a rappelé, à propos de Lear je crois, il n'y a rien de gratuit dans cette vie. Bien sûr, nous avons coutume de dire qu'il vaut mieux payer dans une analyse en argent sonnante et trébuchante que dans sa vie quotidienne à travers symptômes et *actings* fâcheux.

Sollicité par ma nouvelle tâche, je suis donc allé voir l'étymologie de payer : cela vient du latin *pacare* qui veut dire faire la paix. Le mot aurait été, je cite le *Trésor de la langue française*, « transféré à la basse époque au domaine moral au sens de "satisfaire, apaiser", d'où le sens développé dans les langues romanes de "satisfaire, apaiser avec de l'argent" ». Achèterait-on alors dans une analyse la paix, qui serait un autre nom de la satisfaction de fin tant commentée ces derniers temps parmi nous ?

On peut payer pour acquérir quelque chose, comme je viens d'en donner l'exemple, mais on peut aussi payer pour s'acquitter d'une dette ; Antonio, le Marchand de Venise, en est pour nous l'incarnation théâtrale. De surcroît et plus souvent qu'à son tour, la dette a pu être contractée par les générations précédentes, Ernst Lanzer, dit l'homme aux rats, tout empêtré qu'il est dans son scénario délirant de remboursement du lorgnon en est pour nous l'incarnation clinique. Enfin, à l'inverse, si le désir est une quête, ne paye-t-on pas à la commande une livraison anticipée, et qui n'est jamais que supposée, avec le risque de se faire arnaquer... ?


L'image de ticket d'entrée de la *Proposition* ajoute l'idée qu'il faut payer pour prendre part à l'expérience d'une analyse. Lacan le dit déjà dans sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » : « C'est là un champ où le sujet, de sa personne, a surtout à payer pour la rançon de son désir ¹. » La rançon renvoie évidemment au prisonnier, nous n'insisterons pas sur ce point...


Mais nous aurions tort d'oublier que l'analyste paye également, son écot dit Lacan dans « La direction de la cure », à la page 587 : « Disons que dans la mise de fonds de l'entreprise commune, le patient n'est pas seul avec ses difficultés à en faire l'écot. L'analyste aussi doit payer [...]. » On le sait, Lacan en décline trois formes : de mots, de sa personne, enfin de son jugement le plus intime.

Chez l'un donc le prix en livre de chair, chère chère livre de chair, pour une castration que l'on espère métaphorisée ; chez l'autre le prix en réduction au signifiant quelconque pour son « désêtre » en acte. Entre les deux, quelles sont la place et la fonction de l'argent ? Cet argent que Lacan qualifie dans « La lettre volée » de « signifiant le plus annihilant qui soit de toute signification ² » ?

Or, nous sommes à une époque où le marché commande de façon croissante à nos liens, mais où l'argent fiduciaire, dit plus couramment liquide, est voué à disparaître. En même temps, les soins et le bien-être passent pour être dus gratuitement à chacun. L'argent a-t-il alors la même fonction dans la cure que du temps de Freud et de Lacan ?

Parmi toutes les questions et méditations auxquelles nous invite pour l'année à venir ce thème, et pour conclure par le psychanalyste : l'accès à son désir a-t-il un prix spécifique au regard de ce que nous pourrions appeler le désir tout court, celui qui court et ne cesse de courir ? Et indépendamment de sa pratique, la vie du psychanalyste n'a-t-elle pas elle-même un prix spécifique ?

1.  J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 683.

2.  J. Lacan, « Le séminaire sur "La lettre volée" », dans *Écrits, op. cit.*, p. 37.

Billets *

Mireille Scemama

De la gratuité au paiement, une logique ?

Ces quelques lignes sont nées d'une réflexion issue de mon expérience de psychologue dans un centre médico-psychologique (CMP) et surtout de responsable du Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents et jeunes adultes à Paris (CAPA) pendant trois ans.

Lors des supervisions, ont souvent été évoquées les conséquences d'un passage trop rapide d'un patient du CAPA vers le cabinet de l'analyste. Le CAPA est un lieu où tout sujet remplissant les conditions d'âge peut rencontrer gratuitement un psychanalyste. La question s'est posée du moment logique qui justifie le passage du public au cabinet de l'analyste, donc de la gratuité au paiement. Cela sous-entend que le passage au cabinet de l'analyste est marqué par le paiement des séances. Certes, « au commencement de la psychanalyse est le transfert ¹ ». Le transfert, condition nécessaire, suffit-il à justifier ce passage ?

Les CAP (centres d'accueil psychanalytique de l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien) sont les héritiers des policliniques dont Freud fut à l'initiative à partir de ses observations sur le non-paiement des séances de psychanalyse et de ses effets. Deux textes relatent sa position sur la gratuité de la psychanalyse, le premier de 1913 ² où il expose sa réticence envers la gratuité, et le second en 1918 ³ où il évoque la gratuité en faveur des plus démunis. Entre les deux, il y a eu la première guerre mondiale avec ses conséquences, y compris économiques. Il est à noter que Freud modifie ses positions en fonction de la « subjectivité de son époque ». Dès 1913, il se montre sceptique concernant la gratuité de la psychanalyse quant à son efficacité : « Bien des résistances du névrosé sont énormément accrues par le traitement gratuit ⁴ [...]. » En 1918, il va évoquer son projet des « policliniques ». La première sera créée en 1918 à Berlin (sous la direction de Max Eitingon) et en 1920 ce sera celle de Vienne.

Dans ces polycliniques, à la gratuité pour le patient répond le bénévolat du jeune psychanalyste qui reçoit, l'accent étant mis sur sa formation. N'est-ce pas ce projet qui est à l'origine de la création des CAP de l'EPFCL-France, même si des psychanalystes chevronnés ont participé à l'expérience de départ ?

En France, la gratuité concerne les soins psychiques en général dans les institutions publiques, dont les CMP. On y rencontre des cliniciens qui font fonction de psychanalyste. Mais il ne s'agit pas de psychanalyse au sens strict du terme. Les patients viennent parler. Mais parler, ce n'est pas entrer dans le processus analytique. Il y a une différence entre rencontrer un psychanalyste et faire une psychanalyse. Aller parler à quelqu'un parce que cela fait du bien ne suffit pas pour caractériser une psychanalyse. Il apparaît donc nécessaire de bien différencier le fait de parler à quelqu'un et l'entrée en analyse.

Une demande *a minima* doit être formulée ; elle n'est pas toujours présente d'emblée. Le plus souvent, il s'agit d'une demande thérapeutique mais qui s'adresse à un psychanalyste. Alors, qu'est-ce qui fait basculer la demande de soins vers une demande d'analyse ? L'offre d'entrée en analyse est à la charge de l'analyste. Même si la demande est présente, le pas de l'entrée peut ne pas se faire. La demande d'analyse ne s'exprime pas immédiatement.

Au CAPA, j'ai pu constater que les demandes d'analyse sont rares, ce qui est bien sûr à interroger. Une femme a appelé pour rencontrer un analyste lors du premier confinement dû à la pandémie de covid, c'est-à-dire au moment où aucune rencontre n'était possible. N'était-ce pas là une forme de résistance, tout comme les demandes d'analyse « remboursées » ? Mais chaque situation a toujours à être examinée au cas par cas. Les entretiens préliminaires permettent de « mesurer le caractère décidé du désir qui anime la demande ⁵ ». Qu'est-ce qui peut pendant faire basculer une demande de soin vers une demande d'analyse ?

Dans son texte sur l'entrée en analyse ⁶, Freud a évoqué quatre « conditions » : le traitement d'essai, le temps, l'argent et le divan. Une psychanalyse est une expérience de parole dans le cadre d'un dispositif spécifique, celui de l'association dite libre. C'est la règle fondamentale. S'agit-il pour autant de seulement laisser parler le sujet ? « Dans la cure analytique il ne s'agit pas simplement de laisser parler mais d'amener chaque sujet à ce qui serait son rapport intime à la parole ⁷ [...] », ce que Lacan évoque lorsqu'il dit « revaloriser [...] la parole – pour lui donner sa dignité ⁸ ». L'analyste ne se limite pas à écouter, il conditionne ce qui va

être dit par l'analysant. « L'analyste dépend de son acte ⁹. » La méthode analytique n'interdit pas de poser des questions de circonstance pour mieux dater, et tenter de décoller le sujet de sa plainte.

L'entrée en analyse suppose une position du sujet dans le discours analytique, c'est-à-dire un dégagement de la plainte ou du statut de victime. Une mise en forme de la plainte peut aboutir à la constitution d'un symptôme analytique. Dans une psychanalyse, la question est celle de la position du sujet par rapport à la prise de parole. Celle-ci peut intervenir à la suite d'une rectification subjective. Le désir de savoir peut ainsi être à l'œuvre là où il y a énigme. C'est l'analyste qui décide de l'entrée en analyse, à condition d'avoir été investi du statut d'analyste par le patient, c'est le début de partie ¹⁰. « Il faut que la valeur d'échange de l'offre l'emporte sur sa valeur d'usage. Quand c'est le cas alors l'offre est [...] vendable [...] Ainsi la valeur d'échange suppose-t-elle la mise en jeu et de l'imaginaire et du symbolique ¹¹. » Mener une cure est de la responsabilité de l'analyste, la production d'un acte de l'analyste peut engager le sujet dans une entrée. L'analyste doit être digne du transfert. Le temps de la rencontre et celui de l'entrée en analyse sont à différencier. Un acte est donc nécessaire pour qu'il y ait commencement.

« Le paiement n'est pas la garantie de l'entrée, comme la gratuité n'est pas la garantie de la non-entrée », je cite là Muriel Mosconi, *plus-un* de notre cartel éphémère ¹². La gratuité au CAPA peut être maintenue, mais pour une période déterminée. C'est à repenser au cas par cas.

Il m'est impossible de conclure sans évoquer la psychose accueillie dans les CMP comme au CAPA. Certains sujets s'adressent au cabinet de l'analyste avec des effets bénéfiques. Mais en institution, comme au CAPA, qui mieux qu'un clinicien orienté par la psychanalyse peut soutenir gratuitement une clinique de la psychose ? Il n'est rien de plus cher que la gratuité : certains sujets ne payent-ils pas le prix de la gratuité à cause d'une jouissance sans limite ?

L'entrée en analyse est un engagement et il s'agit d'en payer le prix, « le prix de la renonciation à la jouissance ¹³ ».

* [↑](#) Les Billets sont des textes rédigés par les membres de la Commission scientifique des Journées nationales.

1. [↑](#) J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 247.
2. [↑](#) S. Freud, « Sur l'engagement du traitement », dans *Œuvres complètes, Psychanalyse, XII*, Paris, Puf, 2005.
3. [↑](#) S. Freud, Conférence de Budapest, « Les voies de la thérapie psychanalytique », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, Puf, 2002.
4. [↑](#) S. Freud, « Sur l'engagement du traitement », dans *La Technique psychanalytique, op. cit.*, p. 173.
5. [↑](#) S. Aparicio, « Difficultés à l'entrée », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 13, *Que répond le psychanalyste ? Éthique et clinique*, Paris, EPFCL, mai 2013, p. 87.
6. [↑](#) S. Freud, « Le début du traitement », dans *La Technique psychanalytique, op. cit.*
7. [↑](#) L. Izcovich, *La Parole, ses limites et son au-delà*, Paris, Stilus, 2020, p. 23.
8. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 22.
9. [↑](#) J. Lacan, « Discours à l'École Freudienne de Paris », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 272.
10. [↑](#) Expression qui renvoie à « fin de partie ». Cf. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », art. cit., p. 251.
11. [↑](#) C. Soler, « L'offre, la demande et... la réponse », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 13, *Que répond le psychanalyste ? Éthique et clinique, op. cit.*, p. 23.
12. [↑](#) Intitulé « Intérêt et limite de la gratuité ».
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 39.

Coupures *

Assurance vie ?

Nadine Cordova

cartel éphémère *Qui paye quoi ?*

Ça fait mal une coupure, enfin ça dépend.

Y'en a pour qui ça fait moins mal qu'une douleur morale. Payer de sa chair. Y'en a pour qui ça va faire mal au porte-monnaie ! Le je n'en veux rien savoir... du savoir en jeu...

Rien ne va plus...

Y'a les psychanalystes qui se lamentent... Déprime sur le marché. Pauvre psychanalyse. Pauvres psychanalystes, rebuts...

Coupable d'avoir un corps, coupable d'être parlant... Les je(ux) sont faits ?

L'analysant dé-pense, paie des paroles, paie le silence.

L'analyste coupe... et encaisse...

*[↑](#) Les Coupures sont des textes des membres des cartels éphémères sur le thème des Journées nationales 2022.

Argent sale

Vanessa Brassier

cartel éphémère *Qui paye quoi ?*

Une fois n'est pas coutume, l'argent occupe la place centrale dans un texte de Freud, le premier des « Deux mensonges d'enfants ¹ ». Dans cette courte vignette clinique de 1913, il met au jour dans les fantasmes de sa patiente la valeur érotique de l'argent, qu'un mensonge vient recouvrir. Des motifs de la demande d'analyse de la jeune femme, on ne sait rien ; l'observation, épurée, se concentre sur la signification de l'argent, objet central de son économie psychique. On en découvre la logique inconsciente grâce à la remémoration dans l'analyse de trois souvenirs infantiles qui répondent aux différents temps de trauma où s'est fixé pour la fillette le sens sexuel l'argent, entre sexe, mensonges et trahisons.




Monnaie des échanges érotiques entre sa bonne et le médecin, circulant sous ses yeux complices et jaloux, l'argent devint très tôt pour elle l'équivalent symbolique du don d'amour et le substitut matériel de la jouissance des corps. Et Freud de rappeler à la fin du texte qu'il faut compter avec l'érotisme anal, à la source pulsionnelle de l'intérêt pour l'argent.

Monnaie à tout faire, l'argent de son enfance achètera aussi son silence, des friandises consolatrices, et plus tard, dérobé au père qui le lui a refusé, des couleurs pour peindre ses œufs de Pâques.

Pour la fillette devenue femme, demander, prendre ou recevoir de l'argent représentent alors des actes sinon à connotation délictueuse, du moins colorés d'interdit, entachés de saleté, infiltrés de jouissance. Mais n'est-ce pas, au-delà du cas singulier de notre petite menteuse, l'affaire de chacun ? Le tabou sur l'argent, qui prend ici la voie élective du mensonge, n'est-il pas toujours l'effet de la honte, celle liée à la jouissance pulsionnelle et aux fantasmes en jeu dès que, de cet argent, on fait usage ? Comment cette jouissance honteuse et parfois ruineuse ² est-elle, pour chacun, négociée en analyse ? Car elle l'est forcément d'une façon ou d'une autre si, dans une analyse, il faut bien payer.

Il est amusant, à ce propos, de voir ce qui circule, ce qui s'échange, ou pas, entre Freud et sa patiente. Si les fleurs qu'elle lui offre, cadeau dont le refus de Freud réitère douloureusement le dédain du père, embaument un parfum incestueux, que dire de l'argent, le sien, qu'il lui fait promettre d'accepter pour la sortir de ses difficultés financières, confondant l'objet du

besoin et son au-delà ? À son tour à elle d'y opposer un refus, se dérochant ainsi à la demande de l'Autre et préférant « engager ses bijoux », ce qui n'est pas rien, plutôt qu'entretenir avec Freud un commerce illicite. En quoi elle nous enseigne que le cadeau qu'elle lui offre ne doit pas être monnayé en retour, et que c'est autre chose que donne l'analyste quand il paye de sa personne³. Question qui, à l'époque même de ce petit texte, préoccupait d'ailleurs beaucoup Freud et ses disciples dans leurs débats houleux sur le contre-transfert : qu'est-ce que l'analyste doit donner, ou pas, à son patient ?

-
1.  S. Freud, « Deux mensonges d'enfants », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 183-185.
 2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 52.
 3.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 587.

La question du paiement dans la cure de l'Homme aux loups

Ghislaine Delahaye

cartel éphémère

Fonctions et champs de l'argent dans la psychanalyse

Ce cas princeps nous instruit, dans ses impasses et ratés, sur la place complexe de l'argent dans le transfert en fonction d'une structure clinique, ici du patient Sergueï à Freud, *via* le père, ainsi que sur la réponse de l'analyste et de ses effets, mais aussi sur la conjoncture du paiement et la place de l'argent dans une époque donnée.

Dans son article de 1913 « Le début du traitement », Freud préconise d'aborder les questions d'argent « avec autant de franchise naturelle qu'il en exige lui-même de son patient en ce qui touche à la sexualité ¹ ». C'est qu'en effet, à ses yeux, argent et sexualité sont liés, comme en atteste sa conception de l'érotisme anal. Il déconseille aussi de pratiquer des traitements gratuits, invoquant « le dur travail » de l'analyste, et conclut ce développement par ce constat plein d'humour : « Rien n'est plus onéreux dans la vie que la maladie – et la sottise ². »

En 1918 cependant, dans son texte « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique », il émet le souhait que des centres de consultations pour pauvres, donc gratuits, avec des médecins formés à la psychanalyse soient ouverts, donnant là une position politique à la psychanalyse.

C'est avec l'Homme aux loups que Freud pratiquera en 1919 une deuxième tranche d'analyse gratuite, dont les résultats furent, on le sait, problématiques.

Commencée en 1910, la première tranche de la cure est arrêtée en 1914. Le patient rentre précipitamment en Russie où la Révolution lui a fait perdre sa fortune. Il en veut à Freud de l'avoir retenu à Vienne pour son analyse, ce qui ne lui a pas permis de rentrer plus tôt pour s'occuper de ses affaires.


En 1919, quand il revient voir Freud, il est ruiné. C'est l'époque où il développe son symptôme hypocondriaque du « trou sur le nez », ce qui indique qu'il a déjà décompensé sa psychose. Freud décide en 1920 de lui octroyer une bourse annuelle pendant six ans, avec de l'argent collecté auprès de psychanalystes, et lui propose une tranche d'analyse gratuite,


« ce qui – comme le remarque M. Bousseyroux – entretient le fantasme paranoïaque non seulement d’être le fils chéri, mais aussi d’un rapport monnayé avec le père ³ ».


Le délire d’être le fils chéri du père, que la gratuité corrobore, fut analysé plus tard par Ruth Mack Brunswick.

À cette tranche d’analyse gratuite se rajoute l’idée d’un don intellectuel du patient au sujet de la publication de son cas en 1918, et plus tard, en 1926, lorsque Freud, dans une querelle avec Otto Rank, lui demande par écrit d’attester de la véracité de son rêve des loups.

Qui paye ? Qui est en dette ? Et de quoi ?

1.  S. Freud, « Le début du traitement », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1975, p. 9.

2.  *Ibid.*, p. 93.

3.  M. Bousseyroux, « Le *borderline* de l’Homme aux loups », dans *Lacan le Borroméen*, Toulouse, Érès, 2014, p. 195.

Le coût de payer

Sylvana Clastres

cartel éphémère *Qui paye quoi ?*

À la demande des responsables de nos Journées, je suis concernée par une « Coupure », et pour cela, je vous invite à m'accompagner quelques instants, pour aller voir un peu ce qui se passe en dehors de nos cabinets.

Il y a plusieurs années, j'attendais de passer en caisse dans un magasin de jouets. Devant moi, une petite fille tenait d'une main une minuscule poupée (très à la mode à l'époque), et de l'autre un tout petit portefeuille coloré et fleuri. La petite fille semblait ravie et très excitée par sa poupée. Arrivée à la caisse, la petite fille était déjà moins joyeuse. Elle donna sa poupée à la caissière qui réclama la somme correspondante à sa valeur. L'enfant regarda sa mère, qui lui confirma qu'il fallait payer. La petite fille ouvrit alors son petit portefeuille et commença à donner une à une toutes ses piécettes à la caissière. Dès les premières pièces données, les larmes envahirent son visage, pourtant si joyeux quelques instants avant...

Les larmes ne s'arrêtèrent que lorsque son portefeuille fut vide et qu'elle récupéra sa chère (c'est le cas de le dire...) minuscule poupée. La caissière était restée stoïque (ainsi que la maman) et, dans son silence, semblait avoir doublement encaissé : d'une part la valeur de la poupée... et de l'autre le désarroi de la petite fille.

J'avais suivi encore du regard la petite fille. Juste après le « sacrifice douloureux » d'avoir perdu tout son argent pour accéder à sa poupée si désirée, elle avait retrouvé le sourire et la joie. Désormais, elle tenait d'une main son objet précieux et de l'autre la main de sa maman avec qui elle échangeait joyeusement.

La petite fille ne savait pas encore... que cet objet qui lui était si précieux et si cher ne serait pas le dernier...

Witz et capitalisme

Muriel Mosconi

cartel éphémère *Intérêt et limite de la gratuité*

Freud emploie la métaphore du capitaliste, le désir inconscient, volontiers infantile, qui fournit ses moyens à l'entrepreneur, les restes diurnes, avec diverses variantes, pour la formation du rêve¹, voie royale de l'inconscient. Il souligne aussi la valeur de lien social du *Witz*². Le *Witz* nécessite un tiers, la *Dritte Person*, entre l'émetteur et le récepteur. Ce tiers est personnifié par la femme concernée par le *Witz* grivois. Et Lacan identifie ce tiers dans le grand Autre comme lieu du code. Il n'y a pas de *Witz* solitaire. L'Autre authentifie le *Witz* par son rire et il sera colporté dans une circulation qui détermine un lien social. Quant à l'éclat de rire, il marque l'économie d'énergie psychique du *Witz* liée à l'élosion signifiante et à l'extraction d'un *Lustgewinn*, un gain de plaisir, un plus-de-jouir, où Lacan reconnaît l'objet *a*³, à partir d'une jouissance symptomatique, à partir d'un « bon gros jouir⁴ ».

Lors du séminaire *Les Formations de l'inconscient*⁵, Lacan prend la voie royale du *Witz* et il la suit de nouveau lors du séminaire *D'un Autre à l'autre*⁶. Il l'articule au capitalisme et à Marx à ces deux occasions.

Le 27 novembre 1957, Lacan, étudiant le *Witz* du « veau d'or », reprend l'élosion soulignée par Freud, qu'il inscrit dans la dimension métonymique de soustraction de sens qu'implique la logique métaphoro-métonymique du *Witz*. Il y retrouve le canevas marxiste du passage de la valeur d'usage à la valeur d'échange, qui implique une perte considérable de sens, un *dé-sens*, comme pour le *Witz* grivois, un *peu-de-sens*. Toujours à propos du *Witz* du « veau d'or », Lacan souligne la valeur fétiche de l'or, relative à l'immixtion de l'imaginaire de l'idolâtrie dans le symbolique, fonction fétiche qui elle aussi relève de la métonymie et évoque Marx.

En 1968 et 1969, Lacan reprend la voie du *Witz*. Il retrouve ses premiers souvenirs de lecture du *Capital*, où le rire du capitaliste découvrant l'embrouille de ne payer un salaire qu'en fonction des moyens nécessaires à la survie de l'ouvrier introduit le « gag foncier » d'une nouvelle valeur : la plus-value. « Ce trait qui semble superflu [le rire du capitaliste], dit Lacan, c'est là pourtant ce qui m'avait frappé au temps de ces bonnes premières lectures. Il m'avait paru dès lors que ce rire se rapportait proprement au dévoilement à quoi Marx procède à ce moment-là, de ce qu'il en est de

l'essence de la plus-value. [...] Le sursaut, le choc, l'un-peu-plus-un-peu-moins, le tour de passe-passe, le passez-muscade qui vous saisit au ventre dans l'effet du mot d'esprit, tout cela tourne toujours autour du *rapport foncier du rire et de l'éliision*⁷. » Éliision de la fonction de la plus-value ici.

Lacan met ainsi en évidence la fondamentale homologie de la plus-value, *Mehrwert*, et de l'objet *a*, rebaptisé plus-de-jouir, *Mehrlust*, lié au *Lustgewinn* du *Witz*.

Entre le sujet du capitalisme et l'Autre du marché se déploient le « secteur tertiaire » (la *Dritte Person*) des signifiants qui colportent la « douce rigolade » du *famillionnaire* et ce sujet représenté par la valeur d'échange auprès de la valeur d'usage perd la plus-value qui choit de ce processus. On reconnaît là le discours du Maître, qu'un léger décalage transformera en discours capitaliste excluant la castration, discours sans frein qui se consume et se consomme⁸.

Quelles en sont les conséquences pour la psychanalyse ?

-
1. ↑ S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1972, p. 477-478.
 2. ↑ S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1978.
 3. ↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 20 novembre 1973.
 4. ↑ J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, (1971-1972), séminaire inédit, leçon du 6 janvier 1972, comme tel.
 5. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, (1957-1958), Paris, Le Seuil, 1998.
 6. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, (1968-1969), Paris, Le Seuil, 2006.
 7. ↑ *Ibid.*, p. 64-65.
 8. ↑ J. Lacan, « Du discours du psychanalyste », dans *Lacan en Italie*, Milan, La Salamandre, 1978, p. 32-55, à Milan, le 12 mai 1972.

L'étrange plaisir de perdre

Vanessa Brassier

cartel éphémère *Qui paye quoi ?*

La scène se passe dans un café bien typique d'une petite station balnéaire de la Riviera dei Fiori, peu touristique hors saison. Pour gagner les toilettes au fond d'un couloir étroit, je dérange un homme devant sa machine à sous, occupé à jouer frénétiquement. L'espace m'intrigue par sa drôle de disposition : l'étroitesse des lieux et l'incongrue proximité de la machine à sous avec la porte des toilettes obligent le joueur à faire un pas de côté, ou à se plaquer contre sa machine, pour laisser quiconque entrer ou sortir du « petit coin ». Son jeu, du reste imperturbable, est scandé par les ouvertures et fermetures de la porte, le va-et-vient des clients, dans cette atmosphère toujours un peu sale et nauséabonde des toilettes publiques. Une telle configuration des lieux vient-elle souligner que la pratique des jeux de hasard aurait quelque chose d'un peu sordide, que l'or et l'excrément c'est du pareil au même ? De l'intérieur des toilettes, j'entends les pièces introduites dans la fente tomber une à une en cliquetant, et une fois sortie, dérangeant de nouveau mon joueur, je ne peux m'empêcher de lui demander : vous avez gagné quelque chose ? Il se tourne vers moi, blême, le visage défait, les yeux hagards et fuyants de qui, coupable de ne pas avoir pu résister à la tentation, s'est livré des heures à sa compulsion favorite. Quelle jouissance ruineuse ! Il secoue la tête, abattu, une piécette toujours en main, suspendue en l'air, dans l'attente d'être engloutie par la machine. Non, aujourd'hui j'ai tout perdu. Il répète, en écho, plus bas, comme pour lui-même, tout perdu. *Ma è strano*, mais c'est étrange, ajoute-t-il. Et après un long temps d'arrêt, d'hésitation, où son visage finit par se détendre un peu, il poursuit en me regardant plus franchement, *Ma è strano, perdere è come un piacere*. Mais c'est étrange, perdre, c'est comme un plaisir.

Envers et contre Witz**Ève Cornet****cartel éphémère*****Fonctions et champs de l'argent dans la psychanalyse***

Olivia Grégoire – ministre déléguée chargée des petites et moyennes entreprises, du commerce, de l'artisanat et du tourisme du gouvernement Macron – a été invitée à débattre aux universités d'été de La France insoumise. Lors de ce débat, elle a cité Lacan : « Si on avait augmenté le Smic, on aurait mis à la porte des milliers de salariés. Lacan le disait mieux que moi : le réel, c'est quand on se cogne. »

Détourner une citation de Lacan sur le réel pour la mettre au service du discours capitaliste auprès des militants de La France insoumise, présente une ironie certaine. Tout se mélange, les discours s'équivalent et sont dévoyés. Le rapport de force prime sur la dialectique. Au moins le problème est pointé : de droite comme de gauche, le réel, on doit se le coltiner. Cela illustre également, pour une part, notre propre problématique, la place de la psychanalyse aujourd'hui...

Il semble qu'on n'ait pas fini de se cogner.

Rien ne va plus : mise, perdre, gagner ?

Niousha Namjoui-Fatouretchi

cartel éphémère *Miser, perdre, gagner ?*

Deux joueurs, de vrais joueurs, fument en attendant de retourner à la table de blackjack. Ils n'ont pas besoin de se connaître pour se reconnaître dans ce qui les fait se croiser si souvent au casino. Avant de retourner à leur table et en écrasant sa cigarette, l'un des deux demande : « Tu sais quel est le problème avec le casino ? ... C'est que de temps en temps, on gagne. ».

Quand « Rien ne va plus » et que le patient consulte, il mise sur le sujet supposé savoir dont il croit qu'il a les cartes en main pour le soulager de son mal-être. Malgré sa bonne volonté affichée, il tient néanmoins à ce qui fait symptôme pour lui. S'il paye et parfois cher, ce n'est pas encore pour renoncer à sa jouissance. À ce stade, l'argent a une valeur d'échange, il paye en échange de l'écoute de son thérapeute et même de ses conseils.

Pour le joueur, derrière la table, face au croupier qui a les cartes en main, « Rien ne va plus » non plus. Il attend de cet inconnu qu'il lui offre les cartes qui le feront gagner. Il mise, remise et remise inlassablement. Il paye et ne veut rien savoir de ce qu'il sait, lui aussi, déjà. Il ne veut pas savoir qu'il paye pour perdre, mais pas que.

Notre patient, pris dans le transfert et devenu analysant, surpris de ce qui échappe de son inconscient, est tenté de vouloir en savoir plus sur sa vérité. Il paye mais plus pour le même travail. Mise-t-il à ce stade sur la perte pour risquer de gagner ?

Notre joueur, lui, continue de miser, il reste dans la répétition de sa jouissance. Il attend de l'Autre qu'il lui cède un gain, qui à peine obtenu va être remis sur le tapis pour être fructifié ou pour récupérer ce qui a été déjà perdu. La perte est dans la répétition de la jouissance et non dans le gain d'un savoir.

Après un temps certain, notre analysant ayant misé sur la perte commence à gagner... Une ouverture sur le désir et un allègement évident lui font signe d'un gain et d'un départ possible.

Quant à notre joueur toujours pris dans la roue infernale, il s'y noie. Ce soir comme tous les soirs il fructifie son capital de jouissance.

Il mise, perd et à son plus grand désarroi gagne parfois. Ce qui lui donne une raison de plus de ne pas vouloir arrêter de perdre.

Lasciate ogne speranza, voi ch'entrate

Marie Selin

cartel éphémère Le paiement en psychanalyse : un acte ?

Communément, toute dépense est sous-tendue par l'idée d'une récompense. La question de ce qu'on paye en psychanalyse pourrait se décliner ainsi : pourquoi, mais aussi pour quoi consent-on à payer dans une psychanalyse ?

En effet, l'objet de la psychanalyse n'a rien à voir avec les objets gadgets de la culture capitaliste, il s'agit là de tout autre chose, d'un objet insensé, irreprésentable, inatrapable et demeurant en extimité.

Au départ de l'expérience, une urgence souvent, et des espérances folles dont la majeure est que ça cloche moins avec l'Autre. On paie pour trouver sa place dans l'Autre, pour être entendu et faire cette parole bâillonnée exister, et puis l'espérance secrète de quelqu'un qui nous aime pour l'essence même de notre être... espérance folle, dis-je.

On paye pour trouver consolation à l'inconsolable, l'absence d'un Autre tout à soi.

Puis de tours en tours de la demande qui « dans l'ordre de la demande en tant que pure n'est que demande d'être entendue ¹ », vous vous retrouvez comme Dante à la porte des Enfers et une voix alors se fait entendre : « Lasciate ogne speranza. »


Au terme de l'analyse, on se trouve séparé de l'Autre qui devient radicalement tout Autre et le voile se déchire sur ce que ni l'amour ni le sexe ne font Un.

Au terme, on compose avec l'inconsolable, on s'arrange avec les deuils, avec l'Autre toujours manquant qui ne présente aucune garantie.

On a payé pour ce qu'on ne cherchait pas à atteindre : l'inattendu du désir toujours divisé mais puits intarissable.

Le vouloir a cédé le pas au désir mais pas sans un certain coût, un coût sans prix, celui d'une solitude intime et radicale.

Alors oui, on pourrait dire que la psychanalyse est une escroquerie... joyeuse.

1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 414.

Miscellanées *

Miscellanée n° 1

Lacan dans la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », en 1958, a dit ce qu'on paye dans une analyse : une rançon. Elle doit racheter un vouloir fondé en vérité : « [...] un champ où le sujet, de sa personne, a surtout à payer pour la rançon de son désir. Et c'est en quoi la psychanalyse commande une révision de l'éthique ¹. » On paye donc pour libérer un désir emprisonné dans une jouissance que la névrose fixe. Il ne s'agit pour autant ni d'atteindre à un désir pur, ni de sacrifier toute jouissance, seulement celle qui se voudrait toute. Une soustraction qui n'est rien certes, mais n'est pas rien. Et qu'est-ce qui fait alors le prix de celle qui reste, si ce n'est rien ?

Miscellanée n° 2

« Par contre, je ne saurais ne pas m'arrêter au fait que quand Socrate désire obtenir sa propre réponse, c'est à celui qui n'a aucun droit de faire valoir son désir, à l'esclave, qu'il s'adresse, et dont – *cette réponse* – il est assuré toujours de l'obtenir ². » De même que Socrate, quand il cherche à savoir quelque chose en propre, ne s'adresse pas à un maître mais à l'esclave qui ne lui répondra pas selon son désir, l'analysant s'adresse à l'analyste qui a chance de répondre du fait de suivre une éthique, où il ne fera pas valoir son désir de sujet. L'analysant paye pour que, le temps de la cure, l'analyste renonce en outre à son être de jouissance et soit au service du désir du sujet (inconscient de l'analysant) qui est à élucider dans sa structure. Cela laisse la question de ce qui pousse l'analyste à consentir à prendre de son plein gré cette place au prix de son désêtre ³ !

Miscellanée n° 3

« Le savoir [...] n'est pas le travail. Cela vaut quelquefois du travail, mais peut aussi vous être donné sans. Le savoir à l'extrême, c'est ce que

nous appelons le prix. Le prix s'incarne quelquefois dans de l'argent, mais le savoir aussi, ça vaut de l'argent, et de plus en plus. C'est ce qui devrait nous éclairer. Ce prix est le prix de quoi ? C'est clair – c'est le prix de la renonciation à la jouissance ⁴. »

Miscellanée n° 4

« Chacun sait que l'argent ne sert pas simplement à acheter des objets, mais que des prix qui, dans notre civilisation sont calculés au plus juste, ont pour fonction d'amortir quelque chose d'infiniment plus dangereux que de payer de la monnaie, qui est de devoir quelque chose à quelqu'un ⁵. »

Miscellanée n° 5

Il envoie un message à sa femme : pour régler ses séances, il a dû procéder à un virement depuis leur compte commun. Mais ce message est arrivé à une collègue de travail qui ne le laisse pas indifférent... Il est vrai que la première syllabe de leur prénom est la même, alors dans sa liste de contacts, et bla et bla. Déclaration d'amour où la pulsion prend sa part, ou attachement obstiné au service des biens dans l'économie domestique ? D'ailleurs, faut-il les opposer ?

Miscellanée n° 6 – Extrait d'un cheminement

En prenant connaissance du thème de nos Journées : « Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? », j'attrape au vol l'association qui me vient : « La bourse ou la vie ! » Cette sommation dite par des « bandits de grand chemin » d'une autre époque, que vient-elle dire ? J'ai découvert que Lacan avait éveillé notre attention avec la même mise en demeure pour évoquer l'aliénation du sujet, le choix forcé. « Si je choisis la bourse je perds les deux. Si je choisis la vie, j'ai la vie sans la bourse, à savoir une vie écorchée ⁶. » Il faudrait donc compter sur une perte.

Si on a eu chance du *bon heurt*, de la bonne rencontre sur le chemin dans lequel on s'engage sans savoir, avec les tours et les tours-dits déposés, on finit enfin par accepter le prix à payer de ce qu'on a perdu en chemin. Alors, qui perd gagne ? À la bonne heure...

Miscellanée n° 7

Pierre Rey dit poser à son analyste, Jacques Lacan, cette question : « Ça existe, l'âme ? », et ce sans vraiment attendre de réponse. Il eut cependant droit à cette réponse : « La psyché, c'est la fracture, et cette fracture le tribut que nous payons parce que nous sommes des êtres parlants. »

Pierre Rey poursuit : « À quelle fracture faisait-il allusion ? Quel rapport entre un tribut et le langage ? Et comment le fait d'avoir qualité d'"être parlant" impliquait-il en corollaire la notion de "tribut" ? Un tribut pour payer quoi ? Quelle dette ? Quelle faute ? »

Miscellanée n° 8 – Brève de séance : *all-included*

C'est l'histoire d'un grand-père longtemps travailleur de la banque, puis vivant de ses rentes. Au seuil de sa vie, il aime à réunir enfants et petits-enfants et leur offrir un séjour de rêve. Cette fois, le choix s'est tourné vers la formule « *all-included* » : une semaine dans les îles en famille...

C'est la fête, l'excitation d'être ensemble, l'alcool qui coule à flots, entre-coupés d'excursions extra-ordinaires.

Mais des fontaines du *All* remonte la tempête : l'analysante voit son scénario fantasmatique se lever quand son nouvel ami devient le compagnon de bringue du père ; elle se retrouve « mise de côté » et lui rappelle « y a des limites ! » Ce dernier, au passé personnel et familial concerné par ce fait, ne peut que lui retourner : « À ton fils mineur... tu ne trouves rien à dire. » La séance s'arrêtera sur ses mots : « On ne va pas refaire l'histoire » d'où elle s'entreverra « prise au piège ».

All-included : le contraire d'un prix qui paye.

Miscellanée n° 9 – Sur la gratuité du traitement

Selon Freud, la gratuité du traitement renforce les résistances du patient et les tentations que suscite le transfert ⁷. Et chez l'analyste ? Aux prises avec sa relation passionnelle à Sabina Spielrein, Jung avouait avoir d'autant plus facilement renoncé à son rôle de médecin qu'il n'avait jamais exigé d'honoraires. Le médecin n'outrepasse jamais les limites, se justifiait-il, s'il est payé pour la peine qu'il se donne. L'argent qui circule dans une cure n'est-il pas, entre autres, le substitut du commerce des corps, qui payerait l'abstinence physique pour instituer le lien d'amour sur le seul plan de la parole de transfert – où elle pourrait gagner à être entendue ?

Miscellanée n° 10 – L’odeur de l’argent

Alors qu’une amie lui offre comme cadeau de vacances un superbe savon artisanal, lui revient en mémoire ce souvenir d’enfance : sa grand-mère tenait une parfumerie dans laquelle il aimait se cacher pendant les congés scolaires. Elle vendait aussi des savons de luxe qui avaient un parfum subtil et envoûtant.

Et lorsque cette grand-mère offrait un petit billet pour une fête ou un anniversaire à ses petits-enfants, elle le plaçait toujours dans une boîte qui avait contenu auparavant un savon. Elle aimait ainsi à dire que l’argent avait une bonne odeur !


Grâce à elle maintenant nous le « savons » bien : « Qu’on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s’entend ⁸. »









Miscellanée n° 11 – Analyste par pur plaisir ?

Je reçois depuis quelques semaines, à mon cabinet, une jeune femme qui est dans une situation très précaire sur le plan tant psychique qu’économique. Je tente au départ de l’orienter vers un dispositif de soin gratuit, mais elle refuse et insiste pour entamer un suivi ici. Par la suite, elle partira régulièrement sans payer, sans en dire un mot ou alors en précisant qu’elle me paiera la prochaine fois. Ce qu’elle va effectivement faire, dès qu’elle le peut. Après plusieurs séances, elle se risque à me faire part de l’ébauche d’une construction délirante. Elle n’avait pas osé en parler jusque-là, craignant que je sois de ceux qui ne peuvent pas savoir ou qui ne veulent pas savoir. Elle, avec certitude, elle sait. Cette théorie met en avant des forces diaboliques qui prennent la forme de milliardaires agissant contre le monde par intérêt mais aussi par pur plaisir.

Vient la fin de la séance, le moment du paiement. Elle part encore ce jour-là sans payer et sans rien en dire. Il me faudra donc être attentif, éviter qu’elle puisse imaginer que je n’ai pas besoin qu’elle me paie, histoire de ne pas basculer dans le camp des milliardaires.

Si le « pur plaisir » est ici un des noms de la jouissance menaçante de l’Autre, le paiement peut être, en partie, un moyen pour le sujet de s’en prémunir.

*  Les Miscellanées sont de courtes contributions non signées sur le thème des Journées. La liste alphabétique de leurs auteurs sera diffusée une semaine avant ces journées.

1.  J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 683.
2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Staferla, séance du 17 juin 1964, p. 230.
3.  *Ibid.*
4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XV, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, leçon du 20 novembre 1968, p. 39.
5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1980, leçon du 26 avril 1955, p. 239.
6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit.*
7.  S. Freud, « Sur l'engagement du traitement », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2007, p. 101-104.
8.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 449.

Entretiens

Paul Jorion

Quel est le « juste » prix d'une séance d'analyse ? Question délicate, pour ne pas dire insoluble, à laquelle, dans cette interview, Paul Jorion apporte – indirectement bien sûr – quelques éléments de réponse. Cela à partir de ses expériences croisées de sociologue, de *trader*, puis d'anthropologue des systèmes économiques et, *last but not least*, de la psychanalyse.

<https://www.youtube.com/watch?v=mBGJasbUoqc>

Frédéric Pellion

François Jullien

Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ? Un philosophe reconnu dans le champ de la pensée contemporaine, et qui connaît Lacan, répond.

François Jullien, sinologue et helléniste, situe avec clarté les enjeux éthiques et politiques auxquels s'affronte aussi la philosophie aujourd'hui, dans un entretien avec deux psychanalystes membres de l'EPFCL-France, Karim Barkati et Marc Strauss.

Il oriente sa réflexion à partir de l'écart, auquel aucun élève de Lacan ne peut rester insensible, notamment à travers son passage par la langue-pensée chinoise en regard avec la langue-pensée européenne. Il nous donne ainsi les raisons qui ont sous-tendu la création récente de l'association Dé-coïncidences, une autre version de l'École peut-être.

https://youtu.be/4KucPcbX_Gc

Karim Barkati et Marc Strauss

Vous accédez à l'enregistrement vidéo de ces entretiens en cliquant sur le lien pour la version numérique. Une astuce : vous pouvez afficher les sous-titres en cliquant sur l'icône des paramètres de la vidéo. En vous souhaitant un bon visionnage.

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un des livres parus aux ENCL
et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net